Napoléon se préparait à effectuer enfin sur les côtes d'Albion cette fameuse descente qu'il avait ajournée de mois en mois, puis d'année en année. Déjà il était rendu à Boulogne ; on le voyait parcourir sans cesse le rivage, et hâter avec toute son activité ordinaire les derniers préparatifs. Il n'attendait plus qu'un vent favorable pour mettre à la voile et dérober la marche de sa flotte aux croisières anglaises, lorsque certains nuages vinrent obscurcir l'horizon politique. On parlait avec effroi de l'ambition du nouveau monarque. Bientôt des bruits de guerre circulèrent partout sur le continent, l'inquiétude se répandit et gagna de proche en proche : il était évident qu'une nouvelle coalition ne tarderait pas à éclater contre la France. Napoléon n'hésita pas un seul instant. Avec autant de fermeté que de regret, il renonça à une proie qu'il regardait comme assurée, et tourna le dos à la mer pour diriger toutes ses forces contre ses ennemis du continent.

En ce temps-là il y avait sur le trône de Russie un prince doué d'une âme généreuse, et animé de tout l'enthousiasme de la jeunesse. Imbu des principes de l'illuminisme, Alexandre I se croyait destiné à rétablir pour toujours la paix universelle aussi bien qu'à ramener à l'unité toutes les communions chrétiennes, c-à-d. catholique, orthodoxe et protestante. Il résolut d'assurer le repos de l'Europe en substituant les combinaisons de la diplomatie à la force brutale de la guerre, cette *ultima ratio* des peuples civilisés et des hordes sauvages. Il traça une nouvelle carte politique de l'Europe qui devait, suivant lui, en fixer pour jamais l'équilibre. D'après ce plan, le royaume de Pologne était rétabli ; la Belgique et la Hollande formaient un état indépendant sous le nom de royaume des deux Belgiques ; l'Autriche et la Prusse étaient détachées des autres états germaniques, qui constituaient à eux seuls un nouvel empire d'Allemagne ; la Suisse agrandie de la Savoie faisait, en conservant sa forme républicaine, partie de cet empire, et la Moldavie et la Valachie étaient données comme compensation à l'Autriche ; Malte était rendu à l'ordre de St. Jean, l'Egypte à la France et Gibraltar à l'Espagne.

Il ne restait plus à Alexandre qu'à régler le sort de l'Italie. En ce moment que les plénipotentiaires des principales nations de l'Europe se réunissent pour asseoir dans cette contrée sur des bases solides et durables la paix et la concorde, il est sans doute fort intéressant d'étudier la carte de la Péninsule italique, telle que l'avait tracée ce singulier organisateur de l'Europe, qui travaillait si librement sur la mappemonde. En voici les principaux traits que j'emprunte à un célèbre historien :

" L'Italie, cette belle et intéressante contrée, devait être constituée à part, et de façon à jouir de cette existence propre tant et si vainement désirée par elle. La réunion en un seul corps de nation était pour le moment impossible. On la composerait de plusieurs états, unis par un lien fédératif, lien assez fort pour rendre l'action commune aussi prompte que facile. Outre le royaume Subalpin, comprenant toute la haute Italie, et le royaume des deux Siciles conservé dans ses limites actuelles, lequel serait placé à l'autre extrémité de la Péninsule, au centre se trouverait le Pape, remis en possession des Légations, jouissant d'une neutralité perpétuelle, et, comme l'électeur de Mayence dans le corps germanique, faisant les fonctions de chancelier de la confédération ; au centre encore serait le royaume d'Etrurie laissé à l'Espagne ; puis, soit dans les interstices, soit aux extrémités, la république de Lucques, l'ordre de Malte, la république de Raguse et les Sept-Iles. Ce corps italique, dans son organisation fédérative, aurait un chef comme le corps germanique, mais non électif. Le roi de Piémont et le roi des Deux-Siciles jouiraient alternativement de cette dignité. "

Il est impossible de n'être pas frappé de la ressemblance qui existe entre le projet d'Alexandre I et les idées qui, émises d'abord dans la fameuse brochure intitulée : " Napoléon III et l'Italie," ont été consacrées plus tard par le traité de Villafranca. Alors comme aujourd'hui il s'agissait de faire comme un seul faisceau d'une foule de petits états qu'on représentait comme tendant avec ardeur à l'unité nationale. Les difficultés étaient les mêmes qu'aujourd'hui ; et on croyait pouvoir les résoudre en adoptant la forme fédérative. Le royaume actuel du Piémont ne répond pas mal au royaume Subalpin. Dans les deux cas, le Pape aurait, en quelque sorte, la présidence honoraire du corps fédéral, présidé de fait par l'un des deux plus puissants souverains de la Pénisule. Enfin alors comme aujourd'hui, on regardait comme une chose juste et nécessaire de rendre au Souverain de Rome ces remuantes légations, qui tant de fois arrachées violemment du domaine de Saint Pierre ont toujours fini par revenir à leur ancien maître.

A tout prendre, dit un publiciste, c'était là sans doute une généreuse et savante combinaison, pour laquelle la France aurait dû s'imposer des sacrifices, si la jeune tête qui gouvernait alors la Russie avait été capable de vouloir sérieusement et fortement une grande chose. Mais le plan, bien loin de concilier toutes les opinion et tous les intérêts, fut bientôt abandonné par son auteur lui-même. La carte d'Alexandre I fut mise en oublie ; la guerre se ralluma de nouveau, et à la fin de l'épopée impériale, les divers états de l'Europe, à l'exception de la Belgique et de la Hollande qui furent astreintes jusqu'en 1830 à une union peu naturelle, furent rétablies à peu près sur le pied où elles étaient avant la révolution de 92. La politique profonde de Napoléon III aura-t-elle aujourd'hui des résultats plus sérieux que les projets éphémères du disciple couronné de Svedemborg et de la baronne Krudner ?

UN PRIVILEGE.—Des jeunes écoliers tourmentaient un pauvre bossu, au sujet de sa protubérance dorsale. "Hélas! Messieurs, dit l'Esope, il n'est pas donné à tout le monde, comme à vous, d'être plats."

LA LUNE A SA PLACE. Un pauvre Jean-Bête qui s'était pris pour la lune d'une belle amitié, se promenant un soir la tête basse, arrive auprès d'un puits dans lequel il regarde. Il voit au fond l'image de la lune, et s'imagine que l'astre est tombé dans le puits.

Vite, il court à la maison, sans regarder en l'air, et en rapporte un croc avec une corde qu'il fait descendre jusque dans l'eau pour en retirer la planète. Le croc s'engage dans un trou de la maçonnerie, ce qui produit une résistance, et notre Jean-Bête, qui s'imagine que la lune est accrochée, tire, tire .... et tire tant que la corde se casse, et qu'il tombe à la renverse, les quatre fers en l'air. Ayant alors la face vers le soleil, il y aperçoit la lune. " Diable, s'écrie notre homme, l'échine me fait mal ; mais c'est égal, j'ai remis cette pauvre lune à sa place."

ENIGME.

Dans le premier âge du monde,
Qu'à l'homme j'ai couté de pleurs !
Quand il m'impute ses malheurs,
Que veut-il que je lui réponde ?
A ma fraicheur, à ma beauté,
Si son cœur eût mieux résisté,
Me ferait-il aucun reproche ?
Ce trait me dévoile aisément,
Et si vous fouillez un Normand,
Vous me trouverez dans sa poche.

Le mot de la dernière énigme est : *Rime*.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'Abeille paraît autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d., payable immédiatement. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A Sainte-Thérèse . . . . . M. A. Thérien.
A l'Assomption . . . M. H. C. W. Laurier.
A la Petite-Salle . . . . M. W. Couture.
Chez les Externes . MM. { P. Doherty. Chs. Baillargeon.

A. LEPAGE, Gérant.